

# L'ACCIDENT.

Toute la journée, il se tenait debout, faisant le geste des gardes-barrières qui dressent leur petit drapeau au passage des trains.

Il avait les cheveux blancs, quoiqu'il fût encore très jeune, et l'air de tristesse particulière aux fous.

Il y a sur leur visage une espèce de résignation douloureuse, tranquille et navrante.

Le directeur de la maison de santé disait quelquefois aux visiteurs :

— Cet homme-là, voyez-vous, est devenu fou pour avoir accompli un acte d'héroïsme.

Et quand on interrogeait du regard :

— Il a fait son devoir, voilà tout, continuait le docteur, il a observé le règlement, un simple règlement administratif, imprimé sur un carton et pendu à un clou. Et c'est effrayant de songer que, parfois, la plus simple, la plus terne, la plus banale existence humaine contient, un jour, toute l'horreur grandiose et tragique des dévouements antiques.

Tant de drames sombres, poignants, effroyables, peuvent s'agiter, en une demi-minute, au fond d'une conscience humaine.

Pourtant, la vie de cet homme était bien ordinaire : il demeurait, depuis des années, garde-barrière, au bas d'un chemin normand ou niché des chaumières autour d'un pont de chemin de fer.

Chaque jour, il accomplissait son même service régulier de fonctionnaire en plein vent. De temps à autre, il longeait aussi la voie pour constater l'état.

Une fois, parvenu à pied au fond appelé Blanc-Baton, le garde-barrière aperçut les rails déchaussés.

Il dit : "Bigre !" avec épouvante, et il ajouta, songeant aux coupables : "Qué malhu !"

C'étaient des chemineaux, des ouvriers belges ou italiens, est-ce qu'on sait ? Enfin des gens étrangers à nos pays. Ils ne pouvaient donc point rester tranquillement chez eux comme le garde-barrière, comme les natifs des environs, à exercer le métier de leur père, de leur grand-père, de leurs aïeux, au milieu des voisins connus et du paysage familier, sans chercher plus loin aventure, sans écouter toutes ces histoires de revendications, de sabotage et d'anarchie ? Qué malhu !

Malandain était conservateur à la manière des gens de la campagne : il tenait aux choses établies, à sa petite maison, à son bout de jardin, à ses poules, et à ses chèvres. Il respectait avec obstination le bon Dieu, M. le curé, M. le maire, M. le président de la République et le règlement, son règlement à lui, Malandain, garde-barrière.

Il savait que la vie des voyageurs, des centaines de voyageurs passés là depuis des années, dépendait d'un simple signe du petit drapeau ou de la petite lanterne rouge. Et il était à son poste par tous les temps, immobile, fidèle et borné, avec cette conscience du devoir qui est la grandeur des humbles.

Donc il remonta au soleil vers sa maisonnette pour prévenir la catastrophe en arrêtant le rapide de onze heures.

Elle semblait, cette maisonnette, abriter du bonheur au milieu d'un bosquet de lilas. Elles sont toutes pareilles, ces minuscules demeures si gaies l'été, avec leurs haies d'aubépin fleuries, leurs carrés de salades et leurs roses trémières. Des poules picaresques alentour et du linge blanc sèche sur des cordes. Le toit de tuiles rouges, au milieu des plaines et des bouquets d'arbres, complète le paysage, comme le clocher à Florizon, comme les vaches sur la prairie, et fait rêver à l'air pur des campagnes, aux longs voyages, aux joyeuses vacances, aux carrosses rustiques arrêtés contre la barrière du chemin de fer pour voir passer le train.

C'est vrai qu'elle abritait du bonheur, la maison de Malandain. Il vivait là, avec sa petite fille. "All' va sur ses cinq ans !" disait-il, quand on s'informait d'elle. Il l'adorait. Elle avait des cheveux d'or bouclés qui étaient la seule richesse, le seul luxe, la seule joie de toute la demeure.

Quelques fois, l'été au passage des trains, Malandain tenait la jolie enfant sur un bras, d'une main, et le drapeau de l'autre main. C'était gentil à voir, ce papa et sa petite fille. Les dames, aux pochettes, souriaient d'attendrissement. Et la grosse en envoyait des baisers du bout de ses doigts roses et transparents qui semblaient avoir gardé de la lumière du paradis.

— Sur tout, recommandait sans cesse Malandain à l'enfant, sur tout ne va jamais sur la voie, jamais, jamais. Prends garde aux trains.

— C'est vrai qu'elle abritait du bonheur, la maison de Malandain. Il vivait là, avec sa petite fille. "All' va sur ses cinq ans !" disait-il, quand on s'informait d'elle. Il l'adorait. Elle avait des cheveux d'or bouclés qui étaient la seule richesse, le seul luxe, la seule joie de toute la demeure.

Quelques fois, l'été au passage des trains, Malandain tenait la jolie enfant sur un bras, d'une main, et le drapeau de l'autre main. C'était gentil à voir, ce papa et sa petite fille. Les dames, aux pochettes, souriaient d'attendrissement. Et la grosse en envoyait des baisers du bout de ses doigts roses et transparents qui semblaient avoir gardé de la lumière du paradis.

— Sur tout, recommandait sans cesse Malandain à l'enfant, sur tout ne va jamais sur la voie, jamais, jamais. Prends garde aux trains.

— C'est vrai qu'elle abritait du bonheur, la maison de Malandain. Il vivait là, avec sa petite fille. "All' va sur ses cinq ans !" disait-il, quand on s'informait d'elle. Il l'adorait. Elle avait des cheveux d'or bouclés qui étaient la seule richesse, le seul luxe, la seule joie de toute la demeure.

Quelques fois, l'été au passage des trains, Malandain tenait la jolie enfant sur un bras, d'une main, et le drapeau de l'autre main. C'était gentil à voir, ce papa et sa petite fille. Les dames, aux pochettes, souriaient d'attendrissement. Et la grosse en envoyait des baisers du bout de ses doigts roses et transparents qui semblaient avoir gardé de la lumière du paradis.

— Sur tout, recommandait sans cesse Malandain à l'enfant, sur tout ne va jamais sur la voie, jamais, jamais. Prends garde aux trains.

— C'est vrai qu'elle abritait du bonheur, la maison de Malandain. Il vivait là, avec sa petite fille. "All' va sur ses cinq ans !" disait-il, quand on s'informait d'elle. Il l'adorait. Elle avait des cheveux d'or bouclés qui étaient la seule richesse, le seul luxe, la seule joie de toute la demeure.

Quelques fois, l'été au passage des trains, Malandain tenait la jolie enfant sur un bras, d'une main, et le drapeau de l'autre main. C'était gentil à voir, ce papa et sa petite fille. Les dames, aux pochettes, souriaient d'attendrissement. Et la grosse en envoyait des baisers du bout de ses doigts roses et transparents qui semblaient avoir gardé de la lumière du paradis.

— Sur tout, recommandait sans cesse Malandain à l'enfant, sur tout ne va jamais sur la voie, jamais, jamais. Prends garde aux trains.

— C'est vrai qu'elle abritait du bonheur, la maison de Malandain. Il vivait là, avec sa petite fille. "All' va sur ses cinq ans !" disait-il, quand on s'informait d'elle. Il l'adorait. Elle avait des cheveux d'or bouclés qui étaient la seule richesse, le seul luxe, la seule joie de toute la demeure.

Quelques fois, l'été au passage des trains, Malandain tenait la jolie enfant sur un bras, d'une main, et le drapeau de l'autre main. C'était gentil à voir, ce papa et sa petite fille. Les dames, aux pochettes, souriaient d'attendrissement. Et la grosse en envoyait des baisers du bout de ses doigts roses et transparents qui semblaient avoir gardé de la lumière du paradis.

— Sur tout, recommandait sans cesse Malandain à l'enfant, sur tout ne va jamais sur la voie, jamais, jamais. Prends garde aux trains.

— C'est vrai qu'elle abritait du bonheur, la maison de Malandain. Il vivait là, avec sa petite fille. "All' va sur ses cinq ans !" disait-il, quand on s'informait d'elle. Il l'adorait. Elle avait des cheveux d'or bouclés qui étaient la seule richesse, le seul luxe, la seule joie de toute la demeure.

Quelques fois, l'été au passage des trains, Malandain tenait la jolie enfant sur un bras, d'une main, et le drapeau de l'autre main. C'était gentil à voir, ce papa et sa petite fille. Les dames, aux pochettes, souriaient d'attendrissement. Et la grosse en envoyait des baisers du bout de ses doigts roses et transparents qui semblaient avoir gardé de la lumière du paradis.

— Sur tout, recommandait sans cesse Malandain à l'enfant, sur tout ne va jamais sur la voie, jamais, jamais. Prends garde aux trains.

— C'est vrai qu'elle abritait du bonheur, la maison de Malandain. Il vivait là, avec sa petite fille. "All' va sur ses cinq ans !" disait-il, quand on s'informait d'elle. Il l'adorait. Elle avait des cheveux d'or bouclés qui étaient la seule richesse, le seul luxe, la seule joie de toute la demeure.

Quelques fois, l'été au passage des trains, Malandain tenait la jolie enfant sur un bras, d'une main, et le drapeau de l'autre main. C'était gentil à voir, ce papa et sa petite fille. Les dames, aux pochettes, souriaient d'attendrissement. Et la grosse en envoyait des baisers du bout de ses doigts roses et transparents qui semblaient avoir gardé de la lumière du paradis.

— Sur tout, recommandait sans cesse Malandain à l'enfant, sur tout ne va jamais sur la voie, jamais, jamais. Prends garde aux trains.

trottinait entre les rails après son poussin favori, et il cria :

— Veux-tu bien n'point aller sur la voie, malheureuse !  
— C'est mon poussin, qui s'a sauvé, papa.  
— Quitte-le, qu poussin, quitte-le.

Et serrant sa fille contre lui, il reprit d'une voix tendre :

— Va point sur la voie, ma pauvre petite, tu sais bien, n'y va point.

Voilà : elle s'était familiarisée avec les trains cette enfant à force de les voir passer et de leur envoyer des baisers. Et elle ne craignait plus ce formidable engin de fer, qui semblait une bête vivante, monstrueuse et brutale, grisée d'air et de vitesse.

Malandain songeur, dit tout haut :

— Faudra la mettre à l'école, et n'point la garder avec moi, à c't'heure qu'all' trotte seule. Il y arriverait malheur rapport aux trains.

On fait toujours de ces réflexions-là avant les catastrophes. La garde-barrière entendit le rapide accourir de là-bas, derrière les arbres ; puis il aperçut la fumée, puis le ventre de fer de la locomotive. Et il allait s'acheminer, en deux pas, le long des rails, vers la maisonnette, sachant bien, par habitude, qu'il avait juste le temps de prendre son drapeau rouge — déployé, cette fois, pour signaler le danger — et de se poster devant la barrière.

Comme il se retournait pour surveiller de nouveau sa fillette, la vit, avec épouvante, loin devant lui, sur la voie.

Il hurla :

— Marie ! Marie !  
Mais elle était tout occupée de rattraper toujours son poussin. Le vent emportait les paroles ailleurs. Le rapide faisait trop de bruit.

Alors Malandain s'arrêta. Il pouvait encore courir, enlever la petite dans ses bras, se jeter de côté avec elle...

Mais il n'aurait plus le temps, ensuite, d'aller quérir le signal : le rapide serait passé. Il irait s'abîmer avec tous ses voyageurs.

Voilà pourquoi Malandain courut vers la maisonnette, saisit le drapeau, le déroula et ressortit.

Il aperçut, là, pas bien loin, la petite qui roulait sous les roues. Il entendit un cri effroyable.

Et il resta là, debout, pantelant, contre la barrière, à tenir haut l'étoile rouge déployée, pour éviter la catastrophe.

Le train passa, ralentit, s'arrêta. Derrière lui, au milieu d'une bouillie rouge, des mèches de cheveux dorés semblaient vivre encore, doucement agitées par le vent qui faisait miroiter la lumière jeune des champs de colza.

Mille Lucette fait son entrée dans le monde. Elle sort, toute blancheur, des mains de sa maman et de ses éducatrices : ses yeux n'ont jamais vu le mal, ses oreilles n'ont jamais rien entendu de vilain, son cœur ignore la méchanceté.

Dix-huit ans : elle est blonde, pas grande, les traits délicats, le corps menu ; mais sa joliesse à l'énergie de la pureté, ses formes graciles sont fières. Pareillement, elle est toute sensibilité, toute bonté ; mais elle a, hermétique, farouche, la notion du devoir, cette virginité de l'âme.

Mille Lucette fait son entrée dans le monde : elle débute comme institutrice stagiaire à l'école maternelle du quartier des Plâtriers.

— Voici votre classe, mademoiselle, dit la directrice.

Soixante enfants de cinq à six ans, mal vêtus, mal poussés, blêmes et grimaçants, regardent la nouvelle maîtresse faire la révérence.

La directrice s'installe dans le bureau.

— Votre première leçon va me renseigner sur vos aptitudes, mademoiselle. Un exercice d'observation s'il vous plaît !

Cet exercice consiste à présenter aux élèves un objet usuel et à leur faire dire tout ce qui peut s'y rapporter.

Lucette choisit une chaise, la place devant les rangées de bancs et s'assied, gracieuse, souriante.

— Qu'est-ce que je fais, mes enfants ?

— Pas de réponse. En effet, ses mains ne bougent pas, elle ne fait rien. Bien, bien ! Sa mine de vaincu exprime :

— Voyons, j'étais là bas, je suis venue ici et j'ai fait un mouvement de...  
— Silence — la question est encore trop compliquée. Oh ! les innocents, il en faut une simplicité pour les faire parler !

— Voyons, mes enfants, sur quoi suis-je assise ?

— Une chaiseur formidable !  
— Sur vot' derrière !

La directrice, excellente personne estime qu'il faut secourir les débutantes ; elle se fâche :

— Vous manquez de jugeotte, mademoiselle ! Le métier consiste

précisément à ne pas provoquer des réponses fâcheuses.

A l'heure de la récréation, dans la cour, elle attrape encore Lucette vertement :

— Vous ne tenez pas compte de mes instructions, mademoiselle ! Que vous ai-je dit ? Les enfants ne doivent rien avoir dans les mains : tout objet dur peut leur faire mal, s'ils tombent — ou leur servir à blesser leurs camarades. Eh bien, vous ne voyez pas Rara, planté devant vous ? Qu'attendez-vous pour confisquer son sifflet ! Et surtout, ne rendez sous aucun prétexte les objets confisqués — aucune défaillance : là est votre devoir le plus grave.

Et Lucette pivote tout le long de sa journée de début, effarée, perdue, ballottée entre les mots d'enfants qui portent comme des coups de poing, et les observations de la directrice qui cinglent comme des soufflets.

Le soir, Lucette, assise sur un banc du préau, attend sa maman qui doit venir la chercher.

Un seul enfant reste, qui sera emmené par la femme de service : Rara. Il est blond, maigre, la pomme d'Adam pointée à son cou trop long, trop mince — la misère est à ses joues. Mais il a un grand front, un nez busqué, des yeux luisants ; avec son tablier grisâtre et rapiécé, il personifie l'école, le quartier.

Il s'approche et se campe devant Lucette, les mains derrière le dos, le menton en avant :

— Dis donc, tu vas me rendre mon sifflet ?

Lucette fait "non" de la tête.

— Tu veux pas me le rendre ? Bon, tu vas voir ! En sortant je le dirai au sergent de ville ! Oui, oui, je te ferai prendre par le sergent de ville, celui qui a une grosse moustache noire. Il te dira : "C'est très mal, mademoiselle, de prendre les choses qu'est pas à vous !" et il te mettra en prison. Tu ne sais pas comment c'est la prison ? Il fait tout noir, et y a des rats !

Une souriante amer déchire la figure de Rara : il a renoncé à la menace ; sa voix exprime une sorte de résignation sarcastique :

— Tu veux pas me rendre mon sifflet... ? J'avais rien que ça... Chez nous, j'ai pas de billes, pas de soldats, pas de chemin de fer, pas de tout ça qu'on voit au bazard... que mon sifflet, que j'avais acheté avec un sou de mon déjeuner, dimanche... Ça c'est égal qu'on a rien et qu'on est petit... tu nous aimes pas... parce qu'on a des galoches percées... Tu fais semblant de pas entendre, tu bouges pas, méchante ! grande méchante ! Oui, oui, tu peux serrer tes épaules, va ! mauvais cœur !

Certains mots ont une vibration étonnante : ils emplissent l'espace, ils le rendent solennel : "mauvais cœur !"

Certains mots, en frappant, vous arrachent le souffle et vous font pâlir : "mauvais cœur !"

Un silence, Rara, soudainement adouci, va et vient jetant des regards de côté à Lucette...

— Si tu me l'as rendu, on aurait été amis... Tes nouvelles, tu connais personnellement. Les gosses de la font de grimaces derrière le dos... T'as peur dans la cour, quand tout ça "cavale" autour de toi... et t'as peur de la directrice : elle bourgonne tout le temps... Avec moi, tu serais pas toute seule... moi, je t'aiderais !

Il s'approche :

— Je sais où qu'il est mon sifflet ! Il est là, dans la poche de ton tablier... Oh ! je le sens... et comme j'entends un tic-tac, là, dans ton corsage !

Lucette, les bras serrés au corps, supplie :

— Non ! Rara... il ne faut pas... mon petit Rara...  
— Mon petit Rara ! Il s'arrête :

— Qu'est-ce t'as ? Je veux pas que t'as du chagrin. Alors je le laisse dans ta poche... T'as du chagrin pour un sifflet ! Ah ! là ! là ! faut pas !... Et puis, c'est pas vrai, je le dirai pas au sergent de ville... et puis t'es pas si méchante que ça...  
— Les mains dans les poches, il tournaille, en regardant le plancher.

— Tu crois que je t'aime pas ? ("Un haussement d'épaules.") Je t'ai aimé tout de suite que t'es arrivée... Alors, je te le donne... il siffle bien, tu verras...  
— La maman de Lucette arrive.

— Oh ! comme tu as l'air fatigué ! Tu es toute défigurée... C'est ce vilain quartier... Nous ferons des démarches pour obtenir ton changement ; tu ne resteras pas dans cette école.

Rara se sent désigné par le geste de la dame. Il redresse la tête et fait pointer la pomme d'Adam à son coup d'oiseau ; immobile, les yeux anxieux, il tend sa joue creusée à la réponse de Mademoiselle, à qui il a donné son sifflet.

— Oh ! non, maman, dit Lucette avec un sourire ineffable, je ne veux pas changer, ce n'est pas possible... Voici Rara, c'est mon ami... Alors on ne peut pas se quitter...  
— Le 18 juin 1815, la ville de Londres vivait en pleine fièvre. On savait que, dans la plaine de Waterloo, une grande bataille était engagée entre l'armée de Napoléon et celle des Alliés. Et cette bataille allait décider du sort de l'Europe et du sort de la France.

# LES PIGEONS VOYAGEURS

Il est question de supprimer les colporteurs militaires, que les progrès de la télégraphie sans fil rendent, par conséquent, désormais inutiles.

La poste par pigeons n'est pas, n'offre plus guère aujourd'hui d'avantages pratiques, mais l'élevage du pigeon voyageur est un sport qui passionne encore un grand nombre d'amateurs. Depuis Noé, entouré de la colombophilie, tous les peuples l'ont pratiqué.

Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, firent usage des pigeons, tant pour le service postal ordinaire que pour le service de guerre, non seulement pendant les sièges, mais encore en campagne.

M. Sibillot raconte que les marins phéniciens et cyprotes employaient des pigeons sur leurs navires et s'en servaient pour annoncer trois jours d'avance leur retour au port.

Dès les temps les plus reculés, un service de poste par pigeons existait entre Babylone et Alep. Et l'historien arabe Aboul Féda rapporte dans sa chronique que le roi Salomon n'employait que des pigeons pour transmettre ses ordres aux gouverneurs des provinces de son immense empire. Il assure même que c'est par pigeons qu'il s'échangeait sa correspondance amoureuse avec la reine de Saba.

Les Romains étaient de fervents colombophiles. Plin le jeune assure qu'ils trafiquaient leurs pigeons. Non seulement ils les employaient à la guerre, mais ils les utilisaient pour leurs correspondances particulières. Sortaient ils, ils emportaient un de leurs pigeons sous leur togo et le lâchaient lorsqu'ils avaient quelque nouvelle à annoncer.

Avant que Louis XI eût fondé le poste en France, les châtellains correspondaient entre eux au moyen de pigeons ; et, d'ailleurs, l'invention de la poste aux chevaux n'empêcha pas l'usage de la poste par pigeons. Au contraire, l'une servit au développement de l'autre. Rabelais, qui, sous la forme fantaisiste de son œuvre, a fait, en somme, la description exacte des mœurs de son temps, parle quelque part de "l'usage" qu'avaient Gargantua et Pantagruel de se servir de pigeons "quand s'avoyoit promptement vouloir nouvelles de quelque chose fort affectée ou véhémentement désirée".

Alors, dit-il, "ils prenoient le guozal (c'est le nom hébreu du pigeon voyageur), et par les postes (c'est à dire de relais en relais) le faisoient jusque sur les lieux portés dont il affectoyent les nouvelles. Le guozal portant bandelette noire et blanche, selon les occurrences et accidents, les honoyoit de pensément à son retour, faisant en une heure plus de chemin en l'air que n'avoient fait par terre trente postes en un jour naturel".

Mais c'est en Orient, berceau de la colombophilie, que la poste aérienne fut surtout en usage dans les siècles passés. Les Croisés ne furent pas peu surpris de l'y voir fonctionner méthodiquement comme une institution d'Etat.

Joinville mentionne qu'en 1249, lors du débarquement de Saint-Louis et de ses chevaliers à Damiette, les Sarrasins lancèrent des "colons" messagers qui "par trois fois annoncèrent au Soudan que le roy était arrivé". Il est même certain que les Croisés rapportèrent d'Orient une foule de perfectionnements qu'ils appliquèrent dans l'élevage et le dressage des pigeons ; et c'est un retour de ces pèlerinages guerriers aux Lieux Saints que la poste aérienne prit dans les pays d'Occident un développement inconnu auparavant.

Dès lors, les pigeons jouent leur rôle de messagers dans presque toutes les circonstances de l'histoire européenne. Par eux se répand, dans la paix, la nouvelle des événements heureux ; par eux encore sont parfois conjurés les malheurs de la guerre. Citons un seul trait de leur intervention bienfaisante. En 1574, pendant la guerre que les partisans de Guillaume le Taciturne soutenaient pour l'indépendance de la Hollande, les Espagnols avaient mis le siège devant Leyde. La ville épuisée, affamée, allait se rendre, lorsque deux pigeons arrivèrent annonçant que l'armée de secours, montée sur une flottille de chalands, était à deux heures de la ville, et que, les digues ayant été rompues, les assiégés allaient être submergés... Sans l'arrivée inopinée de ces deux messagers, la ville était perdue et l'ennemi sauvé.

S'il faut en croire une tradition répandue depuis bientôt un siècle en Europe, l'une des plus grandes fortunes aurait eu pour point de départ une nouvelle apportée par un pigeon voyageur. Cette tradition a-t-elle un fond de vérité, comme l'a assuré certains historiens ? Est-elle purement légendaire ainsi que d'autres l'ont prétendu ? Je ne me prononcerais pas. Mais l'histoire est curieuse et vaut d'être racontée.

Le 18 juin 1815, la ville de Londres vivait en pleine fièvre. On savait que, dans la plaine de Waterloo, une grande bataille était engagée entre l'armée de Napoléon et celle des Alliés. Et cette bataille allait décider du sort de l'Europe et du sort de la France.

À la fin de la journée, le télégraphe Chappe fonctionnait annonçant : "Wellington defeated..." Le dépêche était plus longue, mais un brouillard assez intense empêcha d'en percevoir la fin.

"Wellington defeated..." Wellington battu !... Ce fut dans toute la ville un long cri de désespoir. Une véritable panique s'empara de l'esprit public. Les fonds nationaux

se mirent à baisser dans des proportions énormes. En un clin d'œil ils furent à vil prix.

Or, un banquier originaire de Francfort, établi à Londres, avait un colombier et se servait de pigeons pour ses communications personnelles. Il avait confié à l'état-major anglais quelque-uns de ses messagers et se faisait ainsi tenir au courant des événements de la campagne... Tandis qu'arrivait au War Office la dépêche tronquée annonçant la défaite, il lui arrivait à lui un pigeon porteur d'un message annonçant, au contraire, en termes très précis, la victoire des Alliés et la complète déroute de l'armée française.

Notre homme ne perdit pas une minute. Il acheta à la Bourse les valeurs tombées au cours le plus bas. Le lendemain, un courrier de Wellington arrivait et établissait la vérité. La dépêche tronquée du télégraphe Chappe et dont on n'avait pu lire les derniers mots était ainsi conçue : "Wellington defeated french army" — Wellington a battu l'armée française. C'était, non plus la défaite, mais, au contraire, le triomphe des Anglais et l'irréfutable chute de la puissance de Napoléon.

L'enthousiasme, la joie folle succédèrent au désespoir. Les valeurs publiques remontèrent à un taux fantastique plus vite encore qu'elles n'avaient baissé la veille. Et le prévoyant banquier, ayant vendu tout son stock, réalisa en un instant, et grâce à un pigeon voyageur, une fortune considérable.

La colombophilie a rendu dans le cours du XIXe siècle maints services aux nations européennes. En 1849, Venise, assiégée par les Autrichiens, ne reçut des nouvelles de sa flotte que grâce à un pigeon voyageur. Des lors, le Conseil des Dix décréta que les pigeons seraient nourris aux frais de l'Etat à perpétuité. Telle est l'origine des pigeons familiers de la place Saint-Marc.

Mais la page héroïque et glorieuse entre toutes de l'histoire de la colombophilie, c'est le siège de Paris en 1870-71. Les colombophiles parisiens eurent à vaincre d'abord l'indifférence de l'administration ; puis il leur fallut s'improviser aéronautes pour transporter leurs pigeons en ballon. 363 messagers allés faire ainsi en vol en province, 73 seulement parvinrent à rentrer dans Paris. Les autres se perdirent ou tombèrent sous le plomb des Prussiens. Combien de ces pauvres volatiles furent victimes de la malveillance ou de l'ignorance des Français eux-mêmes. M. Wilfrid de Fonvielle a raconté la fin tragique de l'un de ces petits héros qui, après avoir réussi à rentrer à Paris, fut ainsi massacré lors de son quatrième voyage.

Ce pigeon appartenait au colombier de M. Van Rossebeck, l'un des plus dévoués et des plus actifs colombophiles du siège. Emporté par la "Ville-de-Florence", le second ballon sorti de Paris, il fut le premier pigeon qui apporta dans la capitale des nouvelles du dehors.

On ne l'aurait pas pour un premier message qui venait de donner une remarquable preuve de sagacité le temps de roucouler à loisir dans son pigeonnier, dit M. de Fonvielle. Il fut réexpédié avec le "Céleste", piloté par Gaston Tissandier. La descente près de Dreux ayant été mauvaise, puisque le célèbre aéronaute fut contusionné, il est probable que l'oiseau lui-même dut en ressentir les effets. Heureusement sa valeur n'en fut amoindrie, il rapporta consciencieusement la dépêche qui lui fut confiée, quoique la distance à parcourir fut beaucoup plus considérable.

Après avoir pris onze jours de repos bien gagné, notre héros repartait à bord du "Washington", en compagnie de son propriétaire et de tous ses camarades du pigeonnier, au nombre de 24.

Il revint encore cette fois un colombier, ou il était attendu et soigné par Mme Van Rossebeck.

Pour la quatrième fois ce intelligent volatiles fut chargé de fournir à Paris les nouvelles de province. Jusqu'à présent notre gentil messager avait en le bonheur d'échapper aux obus, aux canons de proie, mais il devait tomber sous le plomb d'un paysan français.

Les méfaits de certains campagnards contre les pigeons avaient pris une telle extension que Gambetta comprit la nécessité d'y mettre un terme à tout prix. Il édicta la peine de mort pour quiconque serait surpris tirant sur un pigeon messager.

Quelques instants après le moment où l'oiseau avait été mis en liberté, Van Rossebeck vit accourir un habitant du pays tenant entre les mains le cadavre en sanglant de notre pauvre oiseau.

Cet homme, complètement illettré, ignorait la terrible peine qu'il venait d'encourir ; ayant remarqué que le pigeon qu'il avait tué portait un tube, il venait naïvement le remettre entre les mains du représentant de l'autorité.

Ainsi périt, victime de la sottise et de l'ignorance, l'un des plus vaillants messagers du siège de Paris. Combien parmi ses congénères eurent le même sort !

Et les autres, ceux qui échappèrent aux coups de fusil, aux oiseaux de proie, au froid et aux embûches de toutes sortes, ne furent pas plus heureux. Le siège fini, ils tombèrent entre les griffes de l'administration ingrate et cruelle. On les vendit à l'encan par les soins des Domestiques, rue des Ecoles, et, achetés par des traitants du Quartier Latin, ils furent mis à la caserne où ils furent destinés à servir de petits héros de la Défense Nationale.

L'un d'eux pourtant échappa à ce sort funeste et ce fut grâce à un singulier concours de circonstances. L'anecdote vaut d'être racontée, car elle montre combien grande est chez

ces oiseaux la félicité au colombier. Dans un aérostat tombé au charbon de Frédéric Charles, ce pigeon avait été capturé. Le prince trouvant sans doute l'oiseau joli, lui fit grâce de la vie et l'envoya en Prusse à sa mère.

Bien accueilli, le pigeon alla rejoindre dans une volière magnifique quelques-uns de ses congénères appartenant aux races les plus précieuses. Il y vivait depuis quatre ans quand, voyant un jour la porte de la volière ouverte, il s'échappa, s'orienta, prit sa route à tire d'aile vers la France et vint finalement s'abattre sur son ancien pigeonnier, boulevard de Clichy.

Reçu, il fut donné, en décès de son propriétaire, au Jardin d'Acclimatation. C'est là qu'il mourut en 1878, le brave oiseau patriote.

On a déjà commencé de réparer l'ingratitude dont furent victimes les pigeons du siège : une place leur fut réservée dans le monument élevé aux aéronautes de 1870 ; un autre monument, dont le statuaire Frémiet était l'auteur, doit être consacré à perpétuer le souvenir des services rendus par eux.

Et ce juste hommage est bien dû à la mémoire des vaillants oiseaux qui furent, aux jours de deuil, des messagers d'espérance et de joie.

On commençait à échanger des regards pleins de méf